

CHRONIQUES
D'UN
ÉCRIVAIN

S O M M A I R E

LA PERLE

LAURENT LE VOYANT

SECOURS D'OUTRE-TOMBE

CHÂTEAU AUZON

DA BA DA BA DA,
BA DA BA DA BA

LE GRAND BLEU

LES COLOSSES DE L'ODÉON

À MON VIEUX-FRÈRE KEVIN...
(MORBY)

UNE JOURNÉE DE PLUS,
UN JOUR EN MOINS

UN JOUR, AVEC TOI

LVMH

PSYCHOTROPES ET LITTÉRATURE:

*Intrication cantique
au pays des psychonautes*

BEAU REGARD,
UNE RENCONTRE,
L'INVITATION

CARNET DE VOYAGE:

*Escapade saoudienne
au RSFF de Djeddah*

LAURENT LE VOYANT

LA PERLE

Samedi soir. Rue Vieille-du-Temple. Il pleut. Il pleut fort. Terrasse du Saint-Gervais. Pintes de blonde. Gaspard décrit l'appartement qu'il compte acheter avec Marie. Rue Marguerite-de-Rochechouart. Angle Trudaine. Grand séjour. Moulures. Parquet. Cheminée. *Une chambre ? Non - deux. Pour les amis écrivains ? Uniquement pour ceux à succès. Sale enfoiré ! Allez!* une gorgée - puis deux - deux et demie. Et soudain... Jaillissant des goûtes de pluie comme le jour entre deux rideaux. Une femme. Représentante d'un continent encore immergé. D'un peuple qui reste à inventer. Trop avancé. Un germe d'utopie. Une tragédie consentie. Une cause pour laquelle on se sacrifie. Gaspard me regarde. De la détresse dans ses yeux. Oui - je sais mon vieux - la beauté heurte aussi. Il se lève : *faut qu'jaille pisser !* Je sors mon carnet rouge. Je prends des notes. C'est pour la chronique. Rien oublier. Ses yeux de bête derrière un rideau de pluie - **deux gouttes noires - tachetées - perlées - noyées d'esprit - deux perles dans la nuit.** Tout noter - pour ne rien oublier - rien oublier du refrain. Comme ces chansons qui vous soulèvent le cœur sans fin : **deux gouttes noires - tachetées - perlées - noyées d'esprit - deux perles dans la nuit...** *Allez Shakespeare on lève le camp - Flore et Jean nous attendent !* J'enfile mon manteau. La bête me regarde. Je tremble. Je pars. Parapluie. Quelques mètres à pied. Rue de Turenne. Café des Musées. Table ronde et chandeliers. Flore s'emballe : *champagne Garçon ! Qu'est-ce qu'on fête? Ma démission. Avocate trop brillante pour rester dans l'ombre d'une aînée dé-*

cidément quelconque. Les associés s'en remettent à l'ancienneté plutôt qu'en ses facultés. Ils préfèrent la concorde au prodige. Les lâches! Ils s'en veulent vous savez ! Ils ont voulu m'augmenter sur le champ pour me faire patienter. Mais la reconnaissance est inestimable et le temps qu'il me reste diminue chaque jour. Maître - tu as décidément tout mon respect ! Et toi Jean ? Je reste chez Chanel mais je quitte Paris - mon cœur ne se remplit pleinement qu'à la vue de l'océan - ne pleurez pas les copains, je suis content ! Alors nous avons levé nos verres - les bras en l'air - les cœurs tout hauts - tout hauts tout fiers. *Santé mes amis !* mon cœur à moi c'est à la vue de votre audace qu'il se remplit. 00h30. *Madame - Messieurs - le café des Musées va fermer. Un digestif ? c'est la maison qui offre.* Gaspard beugle en m'entourant la nuque de son bras : *Calva fois quatre et la note en trois Garçon - au café des musées les artistes sont exemptés d'régler! Santé mes amis !* mon cœur à moi - c'est à la vue de votre générosité qu'il se remplit ! On part. Parapluies. Quelques mètres à pied. Rue Vieille-du-Temple. La Perle. *Gin Tonic fois quatre et une note pour l'écrivain Garçon!* Une gorgée - puis deux - deux et demie. Dehors. Sous la Lune. Face à moi. **Deux gouttes noires - tachetées - perlées - noyées d'esprit - deux perles dans la nuit...** *Je m'appelle C. Moi B - je t'ai vu au Saint-Gervais - qu'est-ce que tu notais dans ton carnet ? Celui-là ? Oui, ce petit carnet rouge ! Un refrain - et si tu y notes ton numéro je te l'enverrai une fois la chanson terminée.*

Ses yeux de bête derrière un rideau de pluie - **deux gouttes noires - tachetées - perlées - noyées d'esprit - deux perles dans la nuit....** B - Distribué

SECOURS D'OUTRE-TOMBE

C'est toujours magnifique les êtres courageux. Tu ne m'écoutes pas - hein ! Qu'est-ce qu'il y'a ? Pourquoi tu fais ces gros yeux ? Tu n'aimes pas mon nouveau monde ? Ne t'inquiète pas. Je suis avec toi. Regarde plutôt ! Regarde là-bas ? C'est Gandhi. Sur sa couche. Les yeux livides. Le ventre noué. Serré de vide. Ah ! Et regarde. Là. On ne voit que lui. Le pasteur. Debout. Derrière son pupitre. Face à la foule. *I have a dream...* Regarde comme c'est beau ! Oui je sais - ça fait un drôle d'effet. Tiens - prends ma main. Je vais t'montrer. Ici on peut voyager. Dans l'espace et le temps. Regarde. Regarde bien. Tu ne le reconnais pas ? c'est Madiba. Il écrit une lettre. 500 mots. Maximum. Une fois par mois. Une fois une seule. C'est la règle. Pour que les mots puissent passer entre les barreaux. C'est toujours magnifique les êtres courageux. D'ailleurs ! Le savais-tu ? Les mots aussi ont des héritiers. *Courage* est le fils de *Cœur*. Le Jésus de Dieu... je t'emmène le voir si tu veux ? Pourquoi tu regardes ailleurs ? Oui je sais - tu veux tout abandonner. L'écriture. Ta révolte. Ton utopie. Mais moi je te montre ce que tu as oublié. Et tu ne regardes pas. Alors écoute. Tout passe. Tout passe mon enfant. Les trains devant les vaches - la jeunesse derrière les années - les rêves entre les doigts - une paume sur tes paupières... Ton idéal. Laisse-moi te le rappeler : s'élever contre tous les mondes - inventer tous les autres - n'en vénérer aucun - s'émouvoir de chacun - parce qu'ils sont tous humains.

Ces mondes. Tu peux les détruire. Tu peux les bâtir. Tu peux les haïr. Tu peux les chérir. Tu peux tous les écrire. Je sais que tu sais. Te me l'as déjà dit : *Il faut les voir pour pouvoir les montrer*. Tu les aperçois mais faut fouiller. Et il te faut du temps. Du temps pour les trouver. Et ce temps. Ton monde le pille et les Hommes te l'extorquent. Et toi tu es prêt à abandonner. Abandonner quoi au juste ? Un horizon pour une cachette ? La mort débusque tout le monde. Alors maintenant écoute moi ! N'écoute personne. Pas même toi. Entend simplement ton cœur. Il est le seul à pouvoir s'adresser à tous - aux alliés - aux ennemis - surtout aux ennemis : les lâches que la peur soumet - les puissants qui la manipulent - ou les fous qui s'y abandonnent. Son fils - le courage - la peur - il la dépasse. Toujours. Toujours en direction des autres. Jamais uniquement pour soi-même. Conséquence : un homme courageux est toujours bon. L'inverse n'est pas vrai. Retiens. Retiens bien. De juge il n'y a que le courage. Le bruit de son maillet sonne toujours juste. Oh Tiens ! regarde - Nelson te tend ses mots. Il te les transmet. Attrape-les. Emmène-les. Emmène-les loin des barreaux. Très loin. Très loin des prisons. Grâce à eux. Dans ton monde. Tu pourras faire comme ici. Voyager. Dans l'espace et le temps...

Mes deux paupières. Entrouvertes. La tête sur l'oreiller. Le corps emmitoufflé dans une couette chaude. Matin d'automne. Une chambre qui n'est pas la mienne. Aux pieds du lit. Deux sacs à dos. Un pour devant. Un pour derrière. Deux traîne-misère. Sur la commode. Ma montre. Mon portefeuille. Ma carte d'identité. Deux billets de 100. Mon stylo. Mon carnet. Tout ce que j'ai.

7h48. J'ai mal dormi. Demain j'ignore où je dors. Debout. Face à la fenêtre. Le jour pousse la nuit. Lentement. Je lève les yeux au ciel. Et je regarde. Et maintenant je vois. Grand-père - tu étais magnifique. Dans la tasse. Le café fume. Je m'assieds. Face au bureau. Au-dessus de mon carnet. Armé d'un stylo. Le cœur à l'ouvrage - je commence par ses mots - ses mots qui sonnent juste : C'est toujours magnifique les êtres courageux.

ILLUSTRATION

DA BA DA BA DA, BA DA BA DA BA

Place du Tertre. Un accordéon. Un piano. Le cheveu un peu ébouriffé. Un air de Francis Lai. Le garçon chante. **Da ba da ba da, da ba da ba da !** Un air d'été. Samedi. Huit heures. Le lanterneau du Sacré-Cœur. Trempé de lumière. Cet automne. Un printemps à rebours. Un été au long-cours. Faut profiter mon vieux ! Profiter de l'été. Qui s'accroche. Qui rampe. Jusqu'aux aux buttes et leurs sommets. De Montmartre à Chaumont. De Sainte-Genève à Ménilmontant. De Belleville à Montsouris. Il se hisse au-dessus de Paris. Une dernière fois. Jusque dans le ciel de midi. Profiter mon vieux ! Profiter ! De ce dernier souffle. Jusqu'au dernier soupire. Il finira par tomber. Lentement. Comme une paupière fatiguée. Sur les toits. Les façades. Et Les pavés. Place de la République. Sur mon vélo. Une ritournelle dans la tête. **Da ba da ba da, da ba da ba da !** Une foule à lunettes. Bouilles à facette. J'en prends plein les mirettes. Au-dessus de moi. Marianne veille. Je tourne en rond. Sans efforts. Je flotte sur les rayons. Dans le ciel. Un rameau d'olivier. Il exhale. Dans l'épaisse lumière. L'ivresse. L'ivresse et la paix. Je tourne en rond. Je baigne dans les rayons... Rue Alibert. Croisement Bichat. Dans l'ombre. Au Carillon. Je dépose un rameau. Celui que Marianne tendait au ciel. *Fluctuat Nec Mergitur.* Avec tout mon amour. **Da ba da ba da, da ba da ba da !** C'est reparti pour un tour. 15h22. Terrasse. Mon cœur Belleville. Plein soleil. Le sud dans la gueule. Je m'dis : Été - je te veillerai jusqu'au soir - je garderai ta lumière dans

l'ivresse de ma nuit - je t'indiquerai - comme un vieux marin - une choppe à la main - l'hémisphère Sud et son chemin. Garçon ! Une bouteille de votre meilleur vin ! Et six verres. C'est pour les copains ! Ninou - Toinou - Polo - Hermione - Jeannot - Fofolle - Krasspoule - et tous ceux qui veulent se joindre à nous. Car aujourd'hui je compte boire. Boire jusqu'à l'ivresse. Que mon verre soit toujours plein. Aussi plein que mon cœur de joie. De connaître la lumière. Le vent. La matière. Le ciel. La mer. L'eau. La bière. Et les putains d'coléoptères. Garçon - tu nous remets la même ! Et rajoute des glaçons. Ici ça tape ! ça tape fort. Sur le bitume. Nos ombres s'allongent. Il est face à nous. Le vieillard. Avec son âge qui se compte en milliard. En Quatre milliards de tours. En quatre milliards de jours. À grandir les ombres des bienheureux. Avant de les remettre à la nuit. Et maintenant. Le soleil est parti. Et c'est allé si vite. Et je n'ai presque rien vu... Garçon ! un peu d'eau de vie - pour moi et mes amis. **Da ba da ba da, da ba da ba da !** Que mon verre soit toujours plein. Aussi plein que mon cœur de joie. De voir la gentillesse. Le courage. L'humilité. L'humour. Le désir. Le respect. La tendresse. Et ce putain d'amour. Allez ! Allons faire un tour... Aux Deux Amis. J'en compte quinze autour de moi. Les rangs ont grossi. Au comptoir. Je suis assis. Une liqueur à la main. Dans les enceintes. Un air de Francis Lai. Que je connais par cœur : *faire une Samba sans tristesse, c'est aimer une femme qui ne serait que belle.* Et tout est dit. Tout est dit l'ami. Vous avez entendu vous autres ? ce que le poète a dit ? La tristesse - Reflet de la joie. Voyez mon visage. Comme je souris. Aussi haut. Aussi haut que ma tristesse est profonde. Saravah ! Saravah mon ami !

ILLUST RATION

LES COLOSSES DE L'ODÉON

Pardonne-moi pour le retard mon Esther ! Ne t'inquiète pas - viens - rentrons. Merci encore d'avoir pensé à moi - je suis si heureux de revenir au théâtre. Elle sourit. Moi aussi je suis heureuse que tu m'accompagnes. Je la regarde. Et Je me demande si elle pourra jamais l'être à nouveau. Heureuse. Mon sourire. Aussi triste que le sien. Les lumières se tamisent. Je lève les yeux en direction du ciel. André Masson a fait tenir la coupole de l'Odéon entre les mains de trois colosses : la jubilation, la douleur, la méditation. Trois coups résonnent.

I - Jubilation

Comme tu me veux. De Luigi Pirandello. Mise en scène et scénographie de Stéphane Braunschweig. Le rideau se lève. Le théâtre est immense. Les hommes si petits. Devant moi. Sur scène. Les comédiens s'agitent. J'entends leurs voix. Je n'écoute plus leurs mots. Je ne les vois plus. Je fixe un atome dans le vide. Un monde loin de celui-ci. Tout est là ! Je rencontre trois visages que je n'ai jamais vus. À leurs côtés je survole les glaciers de l'Arctique et les forêts primaires de Papouasie. Je suis leur père octogénaire agonisant sur un lit d'hôpital. Je suis leurs enfants - essoufflés de se courir après dans l'herbe grasse d'une prairie. Je comprends des concepts que j'ignore encore. Je vois un soleil qui ne ressemblera jamais au nôtre. Je sens des odeurs rapportées de mon enfance. Je vois la City de Londres dans dix ans et les larmes d'une femme tomber

devant ses deux frères impassibles. Sur mon strapontin. Je suis à bout de souffle. Tout est là ! Mon second roman. Succession. Du papier ! Il me faut du papier. Tout noter. Rien oublier. Il faut que je les écrive - que je les destine - que je les fasse vivre. Mon carnet ? Je suis à l'étroit. Maudit strapontin ! Deuxième rang. Je m'agite. Ça dérange. Poche intérieure manteau. Poche intérieure veste. Poches avant pantalon. Poches arrière. Un ticket de caisse. 48 euros. Quatre Gin-To. Maudite tournée ! Tout noter. Rien oublier.

II - Douleur

Le ticket de caisse. Noirci d'encre. Je suis épuisé. Je lève les yeux sur Esther. Les siens sont inertes. Ils me montrent une direction. Regarde B - ce que tu vois dans les pupilles de Cia - c'est la même douleur qui assombrit les nôtres. Je lève les yeux sur la comédienne. Cia : «Ce que je veux ? oui, me fuir moi-même, voilà ce que je veux - ne plus me souvenir de rien, de rien - me vider de toute ma vie - moi je ne me ressens plus - je ne me veux plus - je ne reconnais plus rien et je ne me reconnais pas - mon cœur bat, et je ne le sais pas - je respire et je ne le sais pas - je ne sais plus si je vis. Un corps, un corps sans nom qui attend que quelqu'un s'en empare ! Qu'il s'en empare et recharge de ses souvenirs - les siens - une vie belle, une vie belle - une vie nouvelle - moi, je suis désespérée !». Face à nous - l'inconnue s'élançait à l'autre bout de la scène. Les pupilles d'Esther - elles - restent immobiles. Elles fixent un atome dans le vide.

III - Méditation

Dénouement. J'ai égaré le ticket de caisse. Je suis à l'étroit.

Maudit strapon-tin ! Deuxième rang. Je m'agite. Ça dérange. Poche intérieure manteau. Poche intérieure veste. Poches avant pantalon. Poches arrière. Sous le strapon-tin ? Je me penche. Soudain ! Je m'arrête. Courbé. Interpellé. Cia... Elle coupe Salter - l'écrivain - son ancien amant : « *Toute votre littérature. Vous n'y avez sans doute jamais rien mis de vous – ni votre cœur – ni votre sang – ni le frémissement de vos nerfs – Rien. Jamais un vrai tourment, un vrai désespoir, n'ont sans doute fait naître en vous le besoin de vous venger de la vie, de la vie telle qu'elle est – de ce qu'en ont fait pour vous les autres, ou les circonstances – en en créant une autre, meilleure, plus belle, celle que vous auriez dû avoir, celle que vous auriez voulu avoir !* » Je bloque sur ces mots. Puis. Je tombe sur les miens. Sous le strapon-tin. Aux pieds d'Esther. Elle me regarde. Et je pense : je n'ai pas connu d'atrocités – mais toi oui - une famille éventrée par l'inceste – et j'aimerais tant te venger – toi – et tous ceux avec qui l'horreur a joué – crois moi je la sens – je la renifle à l'autre bout de l'univers – la misère – et j'aimerais tant qu'elle m'indiffère – en vain - Esther – je t'en fais le serment – tu vivras dans mon roman – vous vivrez dans mon roman - je vous vengerais toi et tes enfants – je vous créerais une autre vie, meilleure, – une vie belle, une vie belle - plus belle, celle que vous auriez dû avoir, celle que vous auriez voulu avoir... Sur le ticket de caisse. Entre deux lignes. Annotés. *Esther. Charlotte. Antoine.* Je me redresse. Sur scène. Ils se courbent. Se relèvent. Ils se tiennent par les mains. Les spectateurs frappent dans les leurs. En cadence. Pour faire du bruit. Encore une fois - encore un peu de bruit... Le théâtre est immense. Les hommes si petits. Mon sourire vers elle. Le sien en retour. Le rideau tombe. Deux corps dans le vide.

ILLUSTRATION

UNE JOURNÉE DE PLUS, UN JOUR EN MOINS

7h17: L'aurore entre mes paupières. Un rêve en fuite avec la nuit. Impossible de les retenir. 7h41 : Du café au seuil de mes lèvres. Je regarde le jour noyer la ville. 8h00 : Le journal de France Inter : «*Les Baskets emblématiques de Michael Jordan atteignent près d'un million et demi de dollars aux enchères*». 8h01: J'éteins la matinale. 10h28: Je pioche un livre dans la bibliothèque. Je m'assieds au bord de la fenêtre. 10H59: Je me répète cette phrase que je viens de lire: *Homère est nouveau ce matin, et rien n'est peut-être aussi vieux que le journal d'aujourd'hui*. 11h01: J'attrape mon stylo et mon carnet. Je m'assieds sur le canapé avec une grande idée. 12h01: J'ai toujours rien écrit. Je note que le plafond est légèrement plus clair qu'il y'a une heure. 12h02: Le Monde - Un article intitulé : *le cercueil standard et la défunte en surpoids*. Je ne clique pas. J'ai compris l'intrigue. Une boule dans un rectangle... 12h03: Je regarde le clip d'une chanson d'Aidan Knight. Il me rend mélancolique. Je le regarde à nouveau. 12h12: Je cherche la version live sur YouTube. Je tombe sur l'acoustique. Elle me rend triste. Je la fais rejouer trois fois. 12h34: J'élabore un plan pour fuir ma vie. En direction d'une que j'ai déjà vécue - Un Joglo en Indo. Une planche et un scooter. Un carnet et un stylo. Des livres face aux rizières. 12h49: Je mange

une clémentine face à mon découvert. 12h52: Je regarde les nuages flotter dans le grand bleu. Je pense au jour où tout ira mieux. 14h30: J'ouvre la fenêtre. Des cris d'enfants dans le quartier. L'heure de la récré. Je me revois en CM1. Deuxième rang. La natte de Capucine à portée de main. Madame Sautier m'interroge. La natte brune disparaît derrière deux yeux bruns. Je connais la réponse. Et Je ne peux plus parler. Une tempête d'atomes soulève mes entrailles. 14h42: Je pioche un livre dans la bibliothèque. Je m'allonge sur la méridienne. 14h54: Je me répète cette phrase que je viens de lire : *Elle fut pendant plusieurs mois l'objet de ses pensées les plus insignifiantes, le but de ses plus importantes actions*. 14h55: Je m'assoupis en cherchant la réponse que me souffle Capucine. 15h19: Je me réveille sur un mail des éditions de l'Olivier : *Cher Monsieur, nous avons lu avec attention...* Je ne lis pas davantage. J'ai compris l'intrigue. Je me promets de me venger. En écrivant un chef-d'œuvre qu'ils ne publieront jamais. 15h45: Je mange une Clémentine en écoutant le titre de la journée : *What light (Never Goes Dim)*. 15h48: Je regarde la pluie darder les toits de Paris. J'imagine le visage qui soulèvera à nouveau mes entrailles. Je me demande s'il est tourné sur une vallée où je ne suis encore jamais allé - ou bien s'il observe la même grisaille ? 16h01: J'attrape mon stylo et mon carnet. Je m'assieds sur le canapé sans grande idée. 18h49: Je me répète ces trois phrases que je viens d'écrire : *Elle était aussi apte à respecter sa nature et percevoir le sens des choses, qu'elle était armée pour ne craindre ni jalouser personne. Son malheur ne pouvait venir d'elle-même. Elle était consciente que la vie seule pouvait le lui infliger.*

22h00: la Tour Eiffel éclabousse de lumières la nuit de Paris. Je fredonne des paroles que je connais désormais par cœur : *Sometimes we dance, you have convinced me to dance / This is a testament of your power to convince / I am convinced and continue to be convinced / Like I said, I've only been in love the one time.* 22h05: Les lumières ne crépitent plus. La musique s'est tue. Et maintenant je suis fatigué. 22h18: L'obscurité se vautre sous mes paupières. Et le murmure de Capucine me revient soudain: *1440 minutes...* Cette réponse que j'essayais de prononcer en vain. *1440 minutes...* Une tempête d'atomes embrase mes entrailles. Et je songe : une journée de plus, un jour en moins... Entendu Capucine!

ILLUSTRATION

LVMH

« *L'écriture est une aventure. Au début c'est un jeu, puis c'est une amante, ensuite c'est un maître et ça devient un tyran* ». Dans l'mil Winston ! Autant vous dire que j'avais depuis longtemps découvert que l'amante pouvait légèrement être casse-couilles. Mais de là à ce qu'elle me foute à la rue... La garce ! Elle te prend ton âme. Ton corps. Ton appart'. Et même l'enveloppe que t'as caché au fisc. Ciao l'artiste ! Bon retour sur terre ! Là où les vrais tyrans prospèrent : le PIB - le FMI - le CDI - le TEG - la BNP - le B2B - la NSA - BHL - PNL et maintenant BFM. Mais cette fois-ci. Mon tyran à moi. C'est en 4 lettres qu'il s'écrit. L.V.M.H. Banqueroute oblige. Je pars en mission. En intérim' chez Vuitton. Au revoir l'encrier. Désormais. L'écrivain est *Hôte Souliers*. L'écriture est une aventure qu'il disait. Bin voyons-donc ! Moi j'étais resté sur les *Bottes de sept lieues*. Faut grandir mon vieux ! C'est fini les contes de Perrault. Maintenant faut bosser pour le compte d'Arnault. Faut dire. Le milliardaire a du flair. Il vend ses invendus à ceux à qui il verse un salaire. Ce qu'il donne d'une main. L'autre le reprend. Le propre du tyran. D'ailleurs. L'intérimaire. Comme le salarié. Peut profiter du rabais. Moins cinquante pour cent sur tous les objets. 220 euros la Vans LV. Pareille pour la Stan Smith griffée. J'suis fauché. Mais j'suis pas teubé. J'ai lu *Le Petit Poucet*. La caillasse qu'on me donne. Je la garde pour pouvoir m'échapper. 150 euros la journée. Je préfère thésauriser. Je ne dépense qu'en liberté. *Des bijoux de chez Chanel, je n'en veux pas !* Qui disait ça déjà... ? Oh putain merde... ! Encore un tyran à trois lettres. La ZAZ et sa clarinette.

*Je veux d'amour, d'la joie, de la bonne humeur. C'est pas votre argent qui f'ra mon bonheur. Moi j'veux crever la main sur le cœur. Chier ! j'l'ai dans la tête. La ZAZ et ses putains d'sornettes. Faut qu'je boive un coup. En cachette. Derrière les derbys. Je sors ma flasque de Whisky. Une. Puis deux. Puis trois gorgées. Ma main à moi. Elle est sur la flasque. Et ma flasque sur le cœur. C'est mieux ainsi. La babosse en fait des tonnes. Tu trouves pas Winston ? « J'ai retiré plus de choses de l'alcool que l'alcool ne m'en a retirées ». Voilà qui est parlé ! Santé Vieux Lion ! Allez - J'retourne aux chaussons Vuitton. Sur le chemin. Je passe au contrôle caisse. Un client demande à combien il en est... 8238 euros Monsieur ! Il reste trois sacs à vider. Ses sourcils levés : *Ah oui - c'est vraiment donné !* L'enculé. Il a osé. J'ai l'alcool mauvais. J'suis à deux doigts d'éclater. Si tu veux faire un don sale con. Voici l'RIB de mon association. SOS Littérature. Pour une fois tu aurais de l'allure. Tu échapperais à la caricature. Je t'encourage donc à financer la culture. Plutôt que le service marketing chargé de te lobotomiser. C'est pas soldé. Mais c'est défiscalisé. Une affaire comme une autre. Mais une affaire qui sert. Contrairement à tes neuf paires de baskets supplémentaires. Je pars me calmer derrière les boîtes à souliers. Une. Puis deux. Puis trois gorgées. Je surprends Jeff. Mon aîné et collègue marseillais. *Tu sais B. Toi tu écris et moi je monte des sociétés. Tous les deux on crée. Et parfois on s'fait baiser. On s'retrouve à ranger des 39 et des 42 toute la journée. Mon dernier business a tourné court. En justice tout court. Les financiers ont volé mon idée. J'les ai assignés. Et tu sais ce qui me dégoûtes le plus B ? Ces mecs qui te disent de pas t'inquiéter - parce que la roue va tourner.**

Mais de quoi ils parlent ces enculés ! Moi ça fait 20 ans que la roue elle est bloquée ! Pour sûr. Le Jeff. Il a le sens de la formule. Et ça me desserre la mandibule. Une chose est certaine. La fortune. Elle a une roue qui tourne à fond. Dans la cage Vuitton. Les gens accourent sur les rayons... Les pupilles dilatées. La peur de manquer. Le cœur battant. Le soulagement. Au-dessus des 4 traits. LV. J'ai déjà vu ça ! ah oui voilà ! Une putain d'montée. Vite ma dose ! Du 42 ou du 43, du 44 même ! Et si t'as pas – tu m'mets c'qu'y'a ! La Conso - sans Somniation – c'est la drogue du con...

ILLUSTRATION

BEAU REGARD, UNE RENCONTRE, L'INVITATION

Je m'étais enfui. Enfui de Paris. Deux semaines à Biarritz. Dans un énième appartement. Mis à ma disposition gracieusement. Par un ami soucieux de mon engagement: Écrire pour des gens qui scrollent les citations de Michel Serres et Philip Roth - pour visionner trois fois d'affilée la dernière vidéo de JiffPom - le Cutty-Dog aux 10 millions de Followers. Un défi de plus. Humanité. Que tu lances à la foi que je te porte. Une épreuve supplémentaire que tu opposes à mes travers : le désir encore inassouvi. De succomber à une paresse canine. Une caresse coquine sur mon putain d'écran. Seigneur ! Pardonne-nous nos péchés. Pardonne-nous nos offenses. *Chienne de vie!* Oui lecteurs - je le confesse. Sur le retour. Au volant de ma barquette. Ça sentait fort la défaite. C'est pourquoi j'ai fait étape à Bordeaux. Deux nuits chez mes parents. Dans ma chambre d'enfant. *Comment vas-tu mon fils ? Super P'pa ! Super - Vraiment ! Allez- dis moi - de combien t'as besoin ? Non j'vous jure. Je gère. Ça va super ! Et à part ça ? Oh pas grand-chose M'man. Ah si ! Une drôle d'histoire tiens ! L'autre jour. Au bar. Deux Gin-To. 2798 euros. Paiement accepté. Erreur de frappe du barman. TPE défectueux ! non-non ! je vous jure. Ça va super ! vraiment Super !* Mon père. Incrédule. Me sert un gros verre. Du rouge couleur soir.

Du bordeaux pour chicots noirs. Ma mère lève son verre : *Cafard ton histoire ! Allez ! Invertissons l' karma. Trinquons tous les trois !* Les dents déjà mauves elle me propose de l'accompagner chez Mollat. Je ne déroge jamais à la tradition. J'accepte toujours – même en dépression. La tête penchée sur les nouveautés littéraires. Mon jugement est sans appel: Un tiers de toujours les mêmes auteurs. Un tiers de toujours la même histoire. Un tiers d'insulte à la littérature. Un Quatrième tiers de mauvaise fois de ma part. Et pendant ce temps-là. Mon roman attend toujours chez Actes Sud. Certainement dans un placard. Celui des manuscrits voués à l'oubli. Ça m'fous l'putain d'cafard. J'ai l'impression d'être Jeff Buckley. Bloqué à l'entrée du Hit-Parade par Vitaa, Dadju et Louane. Résultat : J'ai plus envie d'lire. Fini toutes ces conneries. Pour la première fois de ma vie. C'est sans avoir dépensé un penny que je quitterai cette librairie. Résolu à investir dans mon *Cutty-Dog* à moi nommé Oscar. Une vie d'chien contre une chienne de vie ? Mon choix est fait les amis ! Au même moment. De l'autre côté de l'étalage. Une présence. Je lève la tête. La libraire. Les cheveux frisés. Tirés en arrière. Des yeux humides. Noirs comme l'eau au fond d'un puits. Elle me regarde. Je tombe dans ses pupilles. Bonjour qu'elle me dit ! *Bonjour!* Et la voilà qui s'en retourne. Merde ! La libraire a du chien! Pour sûr ! Dix minutes plus tard. Elle me retrouve. Je feuillette L'Odysée. Collection La pléiade. Elle se plante à ma gauche. Un téléphone à la main. Et me voilà tomber à nouveau. Dans ses deux pupilles sans fins. Puis elle disparaît. Une nouvelle fois. Subitement. Comme auparavant. *C'est bon ? Tu as trouvé ce que tu voulais ? Oui ! Enfin... Non M'man – J'ai plus envie d'lire – fini la littérature! B - T'es sûr que tout va bien ? Ouais ouais!*

Ça va super – Vraiment super ! T'en penses quoi Maman?
pas mal le chien de la Dame non ? Le soir. Dans ma chambre
d'enfant. J'élabore un plan. Une stratégie pour fuir la dé-
prime. Renouer avec l'enchantement. Le lendemain. Chez
Mollat. Sans ma mère. C'est moi qui me plante devant
la libraire. Elle me reconnaît. Tout étonnée. *Bonjour - Je
cherche un livre - mais je ne le trouve pas.* Elle se reprend.
Une vraie professionnelle. *Oui – Lequel ? Beau Regard -
de Patrick Roegiers.* Je me retiens. De toutes mes forces. À
ses paupières désormais plissées. Elle s'éclipse une seconde.
Voilà – tenez ! Merci - Il y'en a un autre que je ne trouve pas.
Oui - dites-moi ? Une Rencontre- de Kundera. Elle est prise
d'un doute. Elle se demande: Hasard ou nécessité ? Je la suis
dans le rayon. La regarde chercher. La vois trembler. Ah – il
est là - voilà ! Elle tend le bras. À son poignet. Une tâche de
naissance. *Sublime – merci ! Il m'en faudrait un dernier.* Elle
se fige. De peur ou de curiosité ? Maintenant c'est moi qui
suis pris d'un doute. Trop tard. J'me lance. *L'Invitation - de
Claude Simon.* Ses yeux. Deux typhons au clair de Lune.
Elle part le chercher. En vain. Je sais qu'ils ne l'ont pas en
stock. La veille. J'avais pris soin de vérifier. *Je peux vous le
commander si vous le souhaitez ? Oui - je veux bien!* Elle
s'assied face à un ordinateur. *Prénom ? B. Nom ? C – E. Une
adresse mail ou un numéro de téléphone ? Oui mon numé-
ro... Ses pupilles. Fendues d'un sourire. 06 34 97 97... C'est
noté !* Nous nous regardons. Quatre pupilles. Plongées dans
un même bain. *À bientôt alors! Oui – À bientôt...*

Beau Regard,
Une Rencontre
L'Invitation...

J'ai repris goût à la lecture.

ILLUSTRATION

LAURENT LE VOYANT

Pardon ! Je suis parti longtemps. Ne m'en veux pas lecteur. J'étais ailleurs. Le cœur sur la main. Et la main sur l'ouvrage. Loin de moi. Dans mon roman. Tout là-bas. J'ai eu peur de revenir. De n'avoir plus rien à dire. J'avais tout crié. J'ai remis la plume dans l'encrier - et suis parti hiberner. Au loin. Dans mon verger. Là-bas. j'ai lu. J'ai bu. J'ai rien foutu. J'ai dormi. J'ai ri. J'ai tout compris. Une page et demie vaut parfois plus que le roman d'une vie. Ce n'est qu'une histoire d'envie... Alors me revoilà. De retour à Paris. Sous le Pont Marie. Face au soleil de 10 heures. Qui tire sur lui toutes les couleurs. Qui réveille la Seine et ses humeurs. Et je devine - dans les clapots du fleuve - l'assaut d'une marée sur Honfleur. Et je me répète les mots d'un grand auteur : *«Jusqu'à ce que le bonheur ne soit plus qu'un souvenir et la gloire un mensonge»*. Le téléphone sonne. Une chatouille près des couilles. Oui Clémentine ? *Accroche-toi - j'ai un contact - Laurent le voyant - il est totalement hallucinant ! Je t'arrête tout de suite sœurlette - c'est pas qu'j'aime pas les devinettes - mais les ruelles de mon avenir - je préfère qu'elles restent secrètes. Arrête ton baratin frangin - Lolo m'a sorti l'prénom d'mon rencart du lendemain - décrit l'intérieur d'la maison d'la rue Franklin - parlé d'mon grand frère écrivain - au destin incertain - aussi fauché qu'un champ de blé en été - déprimé comme un auteur sans éditeur... ça t'en bouche un coin hein ? Balaise putain !*

*envoie la fiche du médium - j'espère qu'il prend moins cher qu'un trip au lithium ! T'inquiètes frérot - Lolo c'est pas un escroc - il est cent pour cent réglo - 50 euros - et il te garde le temps qu'il faut - t'en prend plein les tympans - les bras ballants - tu t'retrouves face à un monde sans néant - rempli d'enchantements - comme avant - comme quand on était enfants... Enfin... C'est comme une montée d'héroïne du nom d'Clémentine... tu l'as ? Mort de rire p'tite sœur - tu m'as eu - c'est vendu - d'ailleurs - t'as pas 50 balles à dépanne ? j'te les rends à la cousina... allô ? allô ? 22h30 - je sors à peine de chez Laurent. Tremblotant. Monde troublant - Hallucinant. Et je ne saisis pas bien ce qui me chamboule tant. Qu'il connaisse les personnages de mon roman - Qu'il nomme le seul auteur que je sache citer par cœur - Qu'il date mes chagrins - la mort de mon chien - l'opération de mon rein - ou bien le fait qu'il soit seulement possible que ce soit vrai ? Qu'il soit possible d'y avoir accès ? Que tout soit connecté. Lui/moi. Eux/nous. Avant/après. Ceci/cela. Ici/là-bas. À jamais/et pour toujours... Comme un enfant... Je le revois. Crackant l'espace et le temps - dans un nuage de Malbac' blanc. Avec lui faut qu'ça enchaîne - faut pas qu'ça traîne... Une clope toutes les cinq cartes - et t'avises pas d'oublier la tienne ! Celle du milieu - qui trône comme une reine - qu'il retourne - la face en joie - ou bien en peine. Je l'entends me répéter qu'il ne sait pas mentir: *«On ne peut pas tricher avec l'avenir. Pourtant. Il y'a des choses à dire. Et d'autres à taire. Toi - toi tu dois écrire - et ne jamais t'en faire»* - *« jusqu'à ce que le bonheur ne soit plus qu'un souvenir et la gloire un mensonge»*.*

Sur le quai. Dans la nuit. J'imagine la Seine avant Paris. Des soleils par milliards sur ses eaux endormies. Les mêmes qui tanguent en mer - plus loin - au large d'Honfleur.

Ici/là-bas.

À jamais/et pour toujours.

ILLUSTRATION

CHÂTEAU AUZON

Jeudi. Le téléphone vibre. Texto de la comtesse. *Viens passer le week-end au château. Pas d'excuses - tu bouges tes fesses.* Je regarde par la fenêtre. C'est pas l'envie qui manque. Mais Paris m'a épuisé. J'ai pas l'budget. J'ai tout claqué. Pourchassé par les vitrines. Celles des bars – des brasseries – des bars - des galeries – des bars - des librairies – des bars - des friperies – des bars - des papeteries – des bars - des boîtes de nuit. 90 euros l'aller-retour dans l'Allier. J'peux pas assumer. Moi aussi j'suis désargenté. Me voilà prêt à décliner - à rester coincé dans les canyons de la cité. J'en ai la chique coupée. Dehors. Une mouette plane au-dessus d'la ville. Dans le grand bleu du ciel. Libre comme l'air... Et puis. Soudain. Une fulgurance. Mon ennemi - c'est LES finances! Oui. Ma guerre à moi est au pluriel. Pas l'choix. Faut résister. Surtout jamais lâcher. Ne rien leurs céder. À ces balances aux chaînes dorées. C'est alors que j'entends Jean Rochefort. Il se rebiffe : *vous voyez pas que c'est un homme fatigué ? À deux doigts du break – vous cherchez l'incident ou quoi ?* Voilà qui est parlé. C'est pas la BNP qui va m'arrêter. À moi la vie d'château. La bisette à tous les frugaux. On en reparlera une fois là-haut. Y'a qu'à faire la valise – point final ! Merci Jeannot. Mon train d'vie - c'est Paris/Moulins en trois heures si tu vois c'que j'veux dire... Trois heures tout pile. Face collée à la vitre - d'la buée sur les lèvres - derrière y'a jamais d'produits - le paysage est toujours gratuit. Ciao l'ennemi ! Tu crois tout d'même pas que j'vais bander pour tes médailles ? les black cards – et l'emprunt à taux réduit? Mon drapeau à moi j'le plante sur le mont liberté.

Celle de pouvoir rien branler. À moi la grande vie !!! Putain! J'meurs de soif. J'tiendrai jamais jusqu'à midi. Je regarde autour de moi - Bon Dieu d'merde. Encore lui. Il m'a suivi. Faut résister. Surtout jamais lâcher. Ne rien leur céder... God damn it ! c'est trop dur ! Trois minutes plus tard. face à la vitre – une bouteille d'Évian aux lèvres - Trois euros tout pile – j'interroge mes grandes idées depuis le wagon bar...

Gare de Moulins ! Enfin arrivé. La comtesse est venue me chercher. Je lui tends huit pâquerettes. Cueillies aux pieds d'une murette. Le bouquet fait son effet. *Allons ! Pressons l'artiste – ils nous attendent pour le déjeuner !* Aile sud – dans la salle à manger – autour de la grande table - face à la cheminée - ils sont tous là - monsieur l'comte - nos amis – ma famille - un verre à la main- la malice aux lèvres – les papilles pleines de vin. Je l'ignoraient encore. Mais c'était l'début d'la fin. Celle du temps où je me réveillais sobre et m'endormais serein... Parce que dans la cave. Y'avait pas qu'des bouteilles. Y'avait aussi la Mireille. Une cousine aussi vieille que la cuisine. Époque Second Empire... Pas vraiment censée être en capacité d'murmurer aux oreilles des invités. Plutôt du genre à devoir reposer en paix. Pourtant – la Mireille était bien là. Un pied dans l'tombeau et l'autre au château. La morte jouait sur les deux tableaux. Dans l'au-delà et ici-bas. À l'aise Blaise. Le soir même. Parti chercher du champagne au frais. V'là-ti-pas que j'la vois tremper son index dans la garbure. Ni vue ni connue. Ça m'donne envie d'me finir au cyanure. C'est à ce moment que Marielle m'interpelle : *Si tu t'tapes un cauchemar – j'paye un litre !* Merci Jean-Pierre ! J'préfère le fantôme de Marielle à celui d'la Mireille.

Je ferme la porte du frigidaire avec l'épaule. Trois bouteilles de bulles dans les paumes. J'me biture pour oublier que l'putain d'château est hanté. *T'inquièèète !!!* me répète la Comtesse. *C'est un esprit bienveillant...* Tu parles d'un soulagement ! maintenant j'suis obligé d'choisir mon camp – la dame blanche ou l'vin blanc. Comme si j'avais l'choix. Ça a pas loupé. J'ai picolé à l'excès. Couché tout habillé. Le lendemain matin - monsieur l'comte nous emmène – mon père et moi – rendre visite à la «panseuse». Celle qui passe sa main et qui soigne mieux qu'un collègue de médecins. Nous voilà devant la chaumière. La porte s'ouvre. Monsieur Néant ! Tout plein d'entrain. La poigne ferme et la main déjà lourde. *Vous désirez ? Quelque chose de frais – vous ferez à votre idée...* rétorque le Comte. Hop ! Marcel sort l'whisky. Madame Néant est à côté. Elle mange des endives devant la télé. Les 12 coups de midi... Un verre. Puis deux. Puis trois. L'émission n'est pas terminée. Moi si. Une fuite en avant – c'est jamais gratuit. Ici - pour l'prix d'un Néant on t'en sert deux... Une expérience de pensée carabinée. À deux doigts d'réduire ton cerveau en gros pâté. Le même que Marcel nous a proposé - un quignon d'pain à la main – en oubliant d'préciser que c'était du ragondin. Le Comte me voit blémir. *Ça va pas ? J'ai pas faim. Mais moi non plus j'ai pas faim - en v'là une excuse. J'suis barbouillé. Et bin débouille toi - la Tuborg c'est fait pour ça – y'a rien d'tel pour s'remettre la bouche à neuf.* Marcel me sort une bière. Iglou – Iglou - Iglou. Devant la cheminée – Madame Néant passe sa main sur la boule de mon père. Il est tout chaud. Y'en a plus qu'pour une minute. Faut tenir m'sieur ! Faut pas lâcher – pas encore – pas tout d'suite... Il est en train de tressaillir – de pâlir...

et... et... et...les yeux mi-clos - au-dessus d'un immense sourire – je l'vois se réjouir... la grosseur s'est ramollie. La boule dans son cou est partie. *Ça s'fête !* lance Marcel. Whisky numéro sept. Je fixe le Néant. Il a plus d'dents...

18h00. De retour au château. Le feu crépite dans la cheminée. Je regarde par la fenêtre. Je repense à Paris et ses vitrines. Finalement... Des néants comme les autres. Les premiers te mettent la boule. Les seconds te l'enlèvent. Un point partout- c'est tout... Je regarde autour de moi : la comtesse - le comte - nos amis - ma famille - la Mireille - Rochefort et Marielle - Et puis Piéplu - qui vient d'nous rejoindre. *On s'passe la fiasque – pas une parole de prononcée – c'est pas la peine – on est comme les dix doigts d'la main – jamais d'histoires - de pataquès - de bouahaha...*

ILLUST RATION

LE GRAND BLEU

«Il a fallu le faire (ce métier) dans des luttes parfois épuisantes et dont, pour parler franchement, je porte encore les traces en moi. Ces luttes sont inévitables. Je les ai acceptées et je les accepterai. Mais je sais qu'elles risquent aussi de me dessécher, de me faire connaître ces amertumes pour lesquelles je ne suis pas fait. Elles risquent en un mot de me rendre avare et de m'ôter cette grande force de joie et de vie, sans laquelle un artiste n'est rien». Attablé au café. Rue de la Mare. Je lis ces mots de Camus. Qui disent ce que je ressens. Un écrivain. Un grand. Et en relevant les yeux dans la salle. Je vois cette femme figée. Assise face à une chaise vide. Le regard voilé. Tourné vers la porte d'entrée - qui - chaque fois qu'on la pousse. Débusque son parfum et son immense chagrin. Et je comprends. Qu'elle attend quelque chose qui ne viendra jamais. Elle le sait. Et pourtant. Elle attend. Un interminable moment. Et puis. Soudain. Elle me regarde. Et dans mes yeux. Elle se reconnaît. Et elle en a assez. De toute cette rancœur qui la dessèche. De toute cette rancœur pour laquelle elle n'est pas faite. Alors elle se lève. Règle son café. Puis s'en va. Et je regarde la chaise vide en face de moi. Et à ma gauche. Dans la baie vitrée. Mon reflet aussi. Est déserté de joie. Oui ! Maintenant je dois tourner la dernière page de mon roman. La seule que je n'ai pas écrite. Celle que l'on a rédigé pour moi. Une mauvaise fin. Refusé. Et je repense à ces personnages que j'ai pétris. Interrogés. Compris. Détestés. Chéris. Pardonnés. Ces personnages que j'ai écrits. Ces personnages que j'ai aimés. Que je suis allé chercher tout au fond.

Sous la surface. Là où le bleu coule noir. Là où l'on est seul. Là où l'on touche tout. Là où nul homme n'est fait pour rester. Là où l'on peut devenir fou. Je me souviens. Qu'en remontant de cette apnée. De ces années de fiction. Ils étaient tous là. Les êtres aimés. Tous un peu changés. Vieillis. Je constatais les unions défaites. Et celles scellées. Et les nouveaux visages - en train de téter du lait frais - agrippés au ventre d'un mamelon - présentés comme une preuve des années écoulées - et que je saluais avec appréhension. Et tous ces gens me regardaient. Fiers et circonspects. *Quand tu plonges comme ça, qu'est-ce que ça te fait? - C'est comme si je glissais sans tomber, le plus dur c'est une fois en bas - Pourquoi? - Il faut une bonne raison pour remonter... j'ai quelquefois du mal à en trouver.* Et je les entendais m'encourager - s'offusquer - tenter de m'aider. Mais je n'écoutais pas. Je n'écoutais plus. Je les sentais me retenir par le bras. Et je leurs tournais le dos. *Il faut que j'aille voir... - Voir quoi ? il n'y a rien à voir Jacques. C'est noir et froid, rien d'autre ! Y'a personne. Et moi je suis là, je suis vivante, et j'existe !* Et je n'écoutais pas. Je n'écoutais plus. Dans les profondeurs on se croit capable de tout connaître. De tout embrasser. Toutes les vies. Tous les âges. Tout son être. Toutes les planètes. Mais la narcose guette. Elle désorienté. Et finit par faire oublier. Que les cœurs battent de l'air que l'on respire. Oui ! Les abysses ignorent la Joie. Qui n'appartient qu'à ce que le temps altère. Aux caractères d'os et de chair. Pareil à ce visage désormais clair. Épuisé. Mais soulagé. Jetant son regard fier en l'air. Là-haut. Dans Le grand bleu - pour lui dire : *Et moi je suis là, je suis vivante, et j'existe !* Et en descendant la rue de la Mare derrière la baie vitrée - la femme

du café – un sourire aux lèvres – efface mon reflet. *Et moi je suis là, je suis vivante, et j'existe!* Oui. Je le vois. Maintenant je t'entends la Joie. Et toi qui ne m'empêcheras jamais de descendre. Tu es désormais la raison que j'ai de remonter. Et si jamais je n'y parviens pas. Si demain je meurs là-bas. Fais en sorte. Joie. Que ces visages chers. Restés sur le pont. Disent de moi : *Que c'était là. Tout au fond de lui. Et qu'il l'avait accepté.*

ILLUSTRATION

À MON VIEUX- FRÈRE KEVIN... (MORBY)

Pardonne-moi vieux frère ! Une fois de plus. Je m'apprête à manquer ton concert. Sache que j'ai donné mes deux places à une amie chère. Elle viendra te saluer. Pour moi. Et chantera. En reprenant tous tes refrains. En frappant fort dans ses mains. Pour que tu saches. À quel point tu nous fais du bien. Merci pour ton dernier message. Il m'a ramené loin. Très loin : **When I was young, love drunk, and dreaming – I'd dream of singing in some kingdom – And just like birds my words would fly – As they'd take flight, then so would I – Upstream – Upstream...** Oui vieux frère! Je me souviens bien. De ce rêve qu'on partageait : chanter... Je me souviens aussi de cette promesse qu'on s'était faite - il y'a quelques années: **You may not always be there when I need you – But I'm not scared – I may not always be there when you need me – But have no fear – I'm right here in your ear...** J'ai trop longtemps bafoué notre rêve. Me satisfaisant de te voir l'exaucer. Pour ce qui est de notre promesse. Je n'ai pas osé la trahir. Car tu étais bien là. Juste là. Je t'ai emporté partout où je suis allé. Dans cette crique de galets croate. À faire griller une bonite sous son regard de braise. Dans la mer d'Andaman. Sur ce bateau rongé par les blattes. Qui. La traversée d'après. Emportait vingt et un visages nourrir les crabes. Tu étais là. Au pied de mon bureau.

En plein cagnard. Attendant un Rickshaw. Au-dessus d'un cadavre couvert de mouches noires. Tu étais là. Dans cette nuit moite de l'été Tokyoïte. Où je buvais la sueur de son corps. Les larmes de ses yeux. Le ressac de son haleine. Et la flaque de son désir. **Like a sucker in the void – No going back – No going back...** Tu étais là. Au milieu de Central Park. Où mes rêves s'élevaient jadis. 300 mètres au-dessus du sol. Encore là. Lorsqu'ils se sont fracassés. À l'entrée d'une bouche de métro - Boulevard Beaumarchais. **All of my time has been wasted on you, baby – Best years of my life I spent dying next to you – Wish I could pretend I wouldn't do it all again – 'Cause I would if I could, if you asked me to – So just ask me to...** Oh vieux-frère! Tu avais vécu tout ça bien avant moi. **And you tried to cry but those cheeks stayed dry...** Encore une fois. Pardonne-moi. Je ne t'avais pas bien écouté. La prochaine fois que l'on se verra. On leur donnera un nom. À ces questions qui n'ont pas de réponses. **Why did you come into my life? – What was I supposed to learn from all of this? – Is there a lesson I missed ?** Après réflexion. Ces questions-là n'ont pas de nom. Elles portent toujours un prénom... J'ai longtemps cru t'emporter partout à mes côtés. En réalité. C'est moi qui tentais de te rattraper vieux-frère. **Go to, down town at dawn – Just to see what, going on there – But there ain't no, one I know, no – No crowd, to be part of – Now there's tears in my eyes...** Oui vieux-frère! On s'est tous les deux un peu perdus. Chacun de notre côté. Toit d'abord. Moi après. Et puis. Un beau jour. Je me suis souvenu : **In my time, in my time I was a dancer – Oh the world's a floor – the world's a floor, and I'm a dancer – World's a floor, the world's a floor, And I'm a dancer– And it goes...**

Alors tu sais ce que j'ai fait ? Devine... **Put a quarter on a jukebox then be on your way – And grab provisions – There's nothing for a hundred miles – And cast your vision – On a dark road – For a while...** Comme toi vieux-frère. Tout pareil. Je suis parti. J'ai mis les voiles. **Standing on the platform, waiting for that train...** Et j'ai fini dans une cabane en bois. Au milieu de la forêt indonésienne. Accompagné d'une jeune chienne. Tueuse de serpents. Gardienne de mon chant. Celui que j'avais tu des années durant. Et que le temps était venu. D'écrire dans un roman. Je suis resté là des mois. à sculpter des phrases et surfer des vagues. Et puis. Subitement. Il a fallu rentrer. **Life is not some fairy tale – Some story book you wrote – Well, it leads you by the heart now – And it comes right your throat...** C'est si vrai vieux-frère. D'ailleurs. Merci. Ce jour-là. Pour tes mots de réconfort. Ils étaient simples et jolis. Et il aurait aimé les chanter. Les chanter haut et fort: **And when he died, oh, they took him to his grave – And they carried him there on a back of a parade – On the back of a parade. And when he died, they sent his spirit to the sky – then he came back down with a piano in his mouth...** Je sais qu'il sera là. Notre petit frère. Dans ce rêve qui nous est cher. Là ! à sa place... Au cœur du Bataclan. Au milieu de ton concert. Parmi les volutes de ton chant. Au creux de leurs balancements. Ceux des **Beautiful Strangers...** Tête en avant. Tête en arrière. Les yeux levés en l'air. Reprenant en chœur cette prière :

**They cannot scare us
Or stop the music
You got a sweet voice, child
Why don't you use it ?**

ILLUSTRATION

UN JOUR, AVEC TOI

Hier. Les yeux noyés dans ciel clair. J'ai vu un rayon se détacher de la lumière... J'ai alors su. Que c'est à cela que tu ressemblerais - **une singularité** - *un point de l'espace. Et du temps. Où toute force devient infinie. Où les lois connues de la physique. Perdent leur validité.*

Là où je suis. Loin de toi. Tout est bleu. La mer plagie le ciel. Ma peau brûle sous les coups du soleil et du sel. Et tous les jours j'écris. Et je verse de l'eau aux arbres. Qui transforment la poussière en fruits. Et je regarde les étoiles. Pousser en grappe sur la nuit. Et au seuil de mes rêves. Je m'inquiète. Parfois. De tout ce temps passé sans toi. De tout ce temps qui écourte notre histoire. De tout ce temps qui nous en rapproche. J'ignore qui tu es. J'ignore où tu es. J'ignore ce que tu fais. Je t'espère occupée. À aimer. À aimer tout ce qui peut l'être. C'est ce chemin que je remonte pour te trouver. En attendant de t'y croiser. Ici. J'érige ton palais. En plantant des cyprès - des figuiers - des poiriers. En orientant la glycine sur le muret - et en faisant courir la vigne devant la bergerie. Aujourd'hui. J'ai mis des pierres dans le canal. Pour que tu entendes le frémissement de l'eau depuis la terrasse des citronniers. J'ai fait sécher de la verveine sur un drap - et accroché une cabane en bois au tronc d'un des lilas. Celui où deux fauvettes. Tous les matins. Viennent faire leur toilette. Et j'ai mis de la paille sous une portée de chatons - nés la veille - au creux d'un olivier mort. Et j'ai coupé une branche sur Balthazar. L'oranger centenaire. Pour que depuis le hamac. Tu puisses voir Andromède. Surgir de la crête d'en face. Et d'ici quelques jours. Je sèmerai des tomates et je cueillerai des nèfles. Pour en faire

une pâte et de la confiture. Et tout à l'heure. Comme tous les jours. Avant que la terre ne montre au soleil son autre joue. J'irai étendre une natte sur les herbes sèches. À quelques pas du grand platane. Et je disperserai quelques coussins - et jeterai un plaid doux. C'est d'ici que j'attendrai cette nuit. Cette nuit où tu te trouveras là. À côté de moi. Sous les étoiles. Cette nuit où nous ne dirons rien. Main dans la main. Joue contre joue. Cette nuit où nous songerons. Les yeux ouverts. Que tout ceci est insensé. Que tout ceci est une merveille. Et que nous y sommes. En plein cœur... Et depuis ce point d'espace et de temps. Où nous nous trouverons. Nous sentirons cette force infinie. Où les lois connues de la physique perdent leur validité. Où. Toi et moi. Mon amour. Nous serons. Le temps d'un instant. L'éternité.

Et mes yeux se ferment. Et je m'endors. Et je ne sais plus bien. Si tout ceci est un rêve. Ou bien toi. Encore là l'autre jour. Allongée dans le sable fin. Endormie sous les caresses de ma main. Avant que tu ne partes fouler ce monde. Qui ne nous réunira jamais.

Et dans la nuit. J'entends chanter une berceuse. Qui ressemble à un souvenir :

**There is this pain in the chest
That you can't get rid of
Did you feel the same when she packed her stuff?**

**Everything is gonna be alright
Everything is gonna be alright
Everything is gonna be alright
Tonight**

ILLUST RATION

PSYCHOTROPES ET LITTÉRATURE

INTRICATION CANTIQUE DANS L'UNIVERS DES PSYCHONAUTES.

Préambule

Cette chronique n'a pas vocation à établir une énième liste d'écrivains.es adeptes de substances illicites (même si je ne me refuserai pas d'en citer quelques-un.es et d'en rapporter les observations), mais plutôt d'explorer le lien qu'entretient la Littérature avec les effets psychotropes induits par des produits tels que le cannabis. Car il semblerait que leurs chants respectifs, bien des fois, aiment à jouer en chœur.

« *Dilater la Vie et crever le plafond...* »

En parlant de son ami écrivain et journaliste Roger Vailland, alors disparu, Joseph Kessel ne peut s'empêcher d'aborder le sujet de la drogue. Lauréat en 1957 du Prix Goncourt pour son ouvrage *La Loi*, Roger Vailland était connu pour sa grande consommation de produits illicites. Lors de cette interview, Joseph Kessel ne se cache d'ailleurs pas d'avoir lui aussi joué avec ces évasions, comme il les appelle. Il fait alors part d'une observation à ce sujet. Il existerait selon lui deux raisons pour lesquelles les gens se droguent : *pour vaincre une angoisse permanente, ou bien pour dilater la vie et crever le plafond*. Vaillant était de la deuxième catégorie, assure l'auteur des *Cavaliers*, sans

préciser toutefois celle dans laquelle lui-même se rangeait.

À la Recherche du Temps Perdu j'ai croisé le Lapin blanc

Tous les écrivains ne se droguent pas. Certes ! Mais l'écrivain que je suis, est prêt à parier que nous écrivons tous pour au moins l'une des deux raisons avancées par Monsieur Kessel. L'occasion pour moi de me confesser comme lui : J'ai consommé et je consomme encore aujourd'hui. L'occasion pour moi d'aller plus loin que lui : je consomme dans la seconde catégorie et j'écris dans la première. J'écris pour vaincre mon angoisse : le Temps perdu ; en espérant le retrouver, comme Proust, en le transcendant au moyen de l'œuvre littéraire. Mais, malgré ça, l'impression d'être en retard, toujours en retard... s'avère bien trop souvent persistante, et je me terre alors au Pays des merveilles pour que l'œuvre littéraire soit transcendée par la dilatation de la vie ; pour éprouver qu'*une heure n'est pas qu'une heure*, comme l'écrivit l'auteur de *La Recherche*, mais que c'est « *un vase rempli de parfums, de sons, de projets et de climats* ». Le cannabis était un des composés essentiels des cigarettes que fumait Proust, également agrémentées de Belladone et d'opium. Rien d'étonnant à ce que celui qui avait en obsession le Temps, cherche par tous moyens à le dilater. Voilà le point névralgique de l'affaire. L'artiste est celui qui ne peut pas faire autrement que de dépasser son angoisse en explorant une autre possibilité. Dans *Les Paradis Artificiels*, Baudelaire indique qu'*avec le cannabis les proportions du temps et de l'être sont dérangées par la multitude innombrable et par l'intensité des sensations et des idées*. *On vit plusieurs vies d'hommes en l'espace d'une heure*. Me concernant, tout est là, dans cette dernière phrase. Car mon angoisse du temps qui passe, l'est au regard de toutes

ces vies que je ne vivrai jamais, contraint de n'en choisir qu'une, la seule qui, malgré cette cruelle impossibilité, me permette à travers mon métier d'ériger d'autres existences, fictives certes, mais vraies, et de gratter à la pointe de ma plume l'Altérité.

L'altérité dans l'État Altéré

L'écrivain Hongrois Arthur Koestler, ne parle pas d'autre chose lorsqu'il invoque le phénomène de *Bisociation* pour distinguer le raisonnement routinier qui s'exerce sur un seul plan, de celui de l'acte créateur qui, lui, opère sur plusieurs. D'après Koestler l'expérience psychédélique est semblable à celle de la Littérature dans la mesure où elles ont toutes deux vocation à augmenter les possibles. L'altérité dans l'état altéré... Norman Mailer, double lauréat du prix Pulitzer et du National Book Award, explique quant à lui, en quoi l'intrication des deux expériences a pu jouer dans sa vie d'auteur : *Ce que je pense, c'est que l'herbe permet de faire le lien entre toutes les connaissances. L'herbe est merveilleuse pour établir de nouvelles connexions dans le cerveau. Sous herbe vous pensez par association, ce qui vous permet de développer des réflexions vraiment extraordinaires. Plus vous êtes éduqué, plus vous disposez de matière à rassembler, plus vous découvrirez de connexions merveilleuses à voir dans l'univers.* Là aussi, le jeune auteur que je suis ne peut que souscrire, tant j'ai l'impression que mon artisanat est celui qui consiste à tisser des liens entre les choses du monde qui, a priori, nous échappent tous. À la fin, j'espère que le peu que j'aurais su fixer et retenir dans ma toile, montrera seulement que le monde est bien plus que ce que nous ne serons jamais capable d'en dire. Le Pays des merveilles reste intact, ses che-

mins sont infinis, l'auteur et le fumeur y placent leur asile, et en ces lieux, leur vêtement est pareil à la robe du Mage.

De l'ivresse à l'extase

Voilà pourquoi la prise de psychotropes est certainement aussi ancienne chez l'Homme que l'acte de figer sa main sur une paroi en y soufflant des pigments dessus. *L'art et la drogue répondent chacun au besoin universel et toujours présent de la transcendance du moi*, écrit Aldous Huxley, consommateur invétéré de substances psychédéliques. Ernst Jünger avait lui aussi compris que la prohibition, pas plus qu'elle ne pouvait endiguer la consommation, ne pourrait jamais endiguer l'Histoire. Depuis les temps primordiaux, les chamans et les devins, les magiciens et mystagogues connaissent l'étroite relation entre l'ivresse et l'extase. C'est pourquoi les drogues ont toujours joué un rôle dans leurs consécérations. *C'est un véhicule d'ouverture parmi d'autres*, écrit l'inventeur du terme *Psychonaute*, le voyageur de l'esprit.

La Porte des (ré)enchantelements

Nombreux sont les auteurs à intimer leur révolte à la face du monde. Rares sont ceux qui, comme Ernst Jünger, parviennent à retourner leur face en direction d'une révolution intime. Et pourtant ! Telle est la marque du voyageur qui, tels Christophe Colomb, Magellan, Galilée ou Gagarine, opère une révolution intérieure emprunte de doute et de foi, avant que celle-ci ne révolutionne le monde à son tour. Dans ses expériences psychédéliques, Walter Benjamin découvre une conjonction d'énergies révolutionnaires qui se métamorphose en un regard politique, et donc,

inévitablement, en une prise de position. En trouvant son chemin littéraire, l'ivresse ramenée d'ailleurs se transforme en extase ici-bas. Pas si étonnant que la plupart des révolutions qui parsèment l'Histoire soient filles de grands explorateurs ou de grands auteurs. Les psychotropes et la Littérature ne sont que les deux faces d'une même porte ; celle qui s'ouvre sur le réenchantement. Dans son poème inachevé, *Dieu*, Victor Hugo, dans la troisième partie intitulée *Les autres voix*, scelle l'intrication cantique des voies littéraires et psychédéliques, convaincu de son pouvoir émancipateur.

*Oui, le poète peut ce qu'il veut ; le poète
Arrête en lui parlant l'immense gypaète ;
Il domine la ville et le désert ; il peut
Unir la terre au ciel ; et, dans le même nœud,
L'idéal au réel, et tisser une étoile
Avec des fils de chanvre et des rayons d'étoile ;
Il dégage de tout, du fait, vaste ou petit,
De tout ce qu'on apprend, dé tout ce qu'on bâtit,
Du progrès, du tombeau, de la matière même,
Une grande Uranie azurée et suprême ;
Il met sur la science un plafond sidéral ;
Il fait tomber la haine et l'épine-et-le mal.*

La Voix du milieu au seuil du repos.

Mais ne nous y trompons pas, si la Littérature et les psychotropes ont bien des fois changé le monde, ils n'ont pas pu sauver tous ceux qui s'y sont adonner. L'Histoire est amputée de tous les chefs d'œuvre qu'auraient pu écrire les génies que la Littérature n'a pas su sauver. L'Histoire est amputée de tous les chefs d'œuvres qu'auraient pu écrire

les génies que la drogue a prématurément emporté. À l'image de Roger Vailland, décédé à l'âge de 57 ans qui, en parlant de l'art d'écrire, et peut-être aussi de celui des *évasions* comme le disait son ami Joseph Kessel, avait intimement à cœur de nous prévenir : «*que tout état vécu – forme, chance, grâce et l'extrême éveil qui est la pointe de la grâce – tend à mesure que s'épuisent les possibilités qu'il contient à se transformer en son contraire... Je me suis toujours appliqué à distinguer le moment où s'achève le bonheur d'une saison, l'instant où la grâce va se changer en disgrâce. Il faut dégager à temps.... C'est l'art de vivre.*»

ILLUST RATION

CARNET DE VOYAGE

UNE ESCAPADE SAOUDIENNE À L'OC- CASION DU RED SEA FILM FESTIVAL DE DJEDDAH

« Il vaut mieux partir d'un cliché que d'y finir », préconisait Alfred Hitchcock ! Fabrice, l'éditeur de Technikart, et moi-même, sa plume la plus fidèle, avons pris le maître au mot. Plutôt que de dédaigner l'invitation de la seconde édition du Red Sea Film Festival, le nouveau rendez-vous du septième art mettant en lumière les films d'Arabie Saoudite, du monde arabe, d'Asie et d'Afrique, nous avons voulu savoir où donc nos regards finiraient par porter une fois rendus aux portes de Djeddah, sur les rives de la mer Rouge.

(...)

À ma porte,

Il y a un rêve qui s'assèche de ses attributs

Une larme que bâtit le silence des partants

Un temps qui m'atteint de sa distance et qui court

Une idée qui ignore ce qui la devance

Et de la poussière

(...)

Ahmed Jassim Al Suhayyih – La Porte

À ma porte,

Il y a un rêve qui s'assèche de ses attributs

Depuis le siège 46 C de l'A350 de la Saudia Airlines, je regarde Fabrice penché sur le hublot comme sur un enfant au seuil de ses rêves. Une comptine dans ses écouteurs, il le berce du nom des cités que la trajectoire de l'avion découvre sur le GPS de son écran ; *Akhmím, Hurghada, Tabūk, Nyala, Yanbú, Abéché, Kassala, Djeddah...* Une communion à trente mille pieds au-dessus de la Terre entre l'enfant qu'il fut et l'adulte qu'il est devenu. Bientôt, le soleil se couche et le dîner est servi sur un tapis de nuages, et sous le lustre des astres.

Une larme que bâtit le silence des partants

Siam, la femme d'une soixantaine d'années assise entre Fabrice et moi, nous dit rendre visite à son père, encore fragilisé par le chagrin dû au décès survenu quelques mois auparavant de sa femme, la mère de Siam. Né en Indonésie, bien que de nationalité Yéménite, il s'était marié à cette Irakienne en exil avant que tous deux ne s'installent en Syrie, là où Siam est née. Là-bas, Ils confièrent son éducation à l'école française, alors tenue par les bonnes sœurs. Entre temps, le couple emménage à Djeddah pour le travail et décide de laisser Siam au pensionnat. L'enfant ne rejoint ses parents que pour les vacances ; périodes lors desquelles elle fait la connaissance de ses frères et sœurs, nés sur le sol saoudien. Ce pays était devenu le leur, il n'a jamais été le sien. C'est pourtant à Djeddah, regagnée après l'obtention de son Bac, qu'elle rencontre son futur mari, un ingénieur français originaire du Nord-Pas-de-Calais dépêché par l'industrie pétrolière pour de nouvelles prospections.

Ensemble, ils s'installeront en région parisienne où ils élèveront leurs trois enfants. L'aîné vit aujourd'hui à Riyad, le cadet à Dubaï, la benjamine au Luxembourg. Avant d'abaisser son siège pour se reposer, Siam boit jusqu'à la dernière larme de son café saoudien à la Cardamum précisant avec dédain qu'elle n'en a jamais aimé le goût... *Sanaa, Jakarta, Bagdad, Damas, Paris, Riyad, Dubaï, Luxembourg, Djeddah...* Fabrice se retourne en silence sur le croissant lumineux des villes à ses pieds.

Un temps qui m'atteint de sa distance et qui court

En 2018, l'Arabie Saoudite mettait fin à 35 années d'interdiction des salles obscures sur son sol. Rami, notre chauffeur de 18 ans et demi, rapporte l'expérience de sa famille : le cinéma c'était dans les jardins, derrière les maisons. Des bancs, des tapis, des coussins et un projecteur dans la nuit. Gratuit ou payant, selon la qualité de l'installation. On s'échangeait les cassettes comme on achète des cigarettes. Alors que Rami nous dépose à l'entrée du *Ritz Carlton* où se tient la seconde édition du *Red Sea Film Festival*, nous tombons sur Spike Lee, assis sur le socle d'une colonne de style hellénique comme sur les marches d'un perron de Brooklyn. Le cinéaste sursaute à la vue de Fabrice ; ce revenant dont il se remémore soudain les arrivées commandos en zodiac noir sur les plages cannoises pour assister à des soirées auxquelles lui et son équipage n'étaient pas invités. Le sexagénaire New-Yorkais n'en attendaient pas moins pour sortir de sa torpeur ; l'occasion pour les deux hommes de se rappeler au bon vieux temps ; celui qui fut le leur et qu'ils redoutent désormais de devoir céder à d'autres... plus jeunes. Après un café à la Cardamum et, pressé par son

jeune assistant, Spike dit espérer nous retrouver le soir même à la soirée *Vanity Fair*. *Yes of course fellah !* répond Fabrice, pas plus convié aujourd'hui qu'hier.

Plus de 150 films provenant d'une soixantaine de pays. Le Royaume, à cheval entre Orient et Occident, ambitionne de devenir un rendez-vous international majeur pour l'industrie. Il est vrai, la programmation ouvre de nouveaux horizons qui me font penser à ceux observés et entendus depuis l'avion. Des noms de réalisateurs et réalisatrices inconnus (Lkhaggyadulam Purev-Ochir ; Angela Wanjiku Wamai ; Ahmed Yassin Al Daradji ; Mohammed Alatawi ; Maha Al Saati, Muhamed Bashiir Harawe etc.) qui deviennent familiers après en avoir serré la poignée. Des titres aux alphabets indéchiffrables (*Hanging Gardens ; Nezouh ; Sonsuz* etc.) qui ne nous quittent plus après en avoir applaudi l'œuvre des deux mains. Lorsque vient la nuit, nous flânon sur la corniche Al Hamra où Ahmed, un homme aussi ridé qu'hospitalier, nous invite à pénétrer discrètement la mosquée Fatima Al-Zahra (Fatima la brillante), la fille du prophète. Sous l'immense dôme, pieds nus, pattes d'éph' et chemisettes à motifs psychédéliques, nous nous mettons en retrait d'une dizaine d'hommes alignés face à un Imam. Pendant que Fabrice se recueille en posant son front, son nez et ses paumes sur le sol, Ahmed traduit en murmure le chant de la prière : *Mon Seigneur, fais-moi arriver à ma destination d'une façon bénie, car Tu es le Meilleur de ceux qui amènent les hommes à leur destination*. En regardant le lustre de cristal pendu à la voûte, je songe que le temps qui vient de nous atteindre est déjà parti ; et j'ignore où. *Allahu Akbar - Allahu Akbar !* chante Fabrice entre ses genoux.

Une idée qui ignore ce qui la devance

Nous voilà plongés dans le salon de la vanité. Une entrée sans effraction. Le Park Hyatt où a lieu la soirée du célèbre magazine a beau border la mer Rouge, il n'offre aucune plage où beacher en zodiac. Nous avons donc emprunté la porte d'entrée ; jouant du graphisme de nos chemisettes et d'une maîtrise certaine du French flair pour lever tout soupçon quant à la légitimité de notre présence sur le tapis rouge et devant le photocal. Cheeeese ! Quelqu'un qui m'a dit que nous venions de rater Carla Bruni. Eye contact avec Andy Garcia et sourire complice avec Sharon Stone, je retrouve Fabrice lançant en cœur avec Rossy de Palma des Habibis à destination d'Elissa Khoury, la superstar du Moyen-Orient venue donner un concert en toute intimité pour les trois-cents (deux) invités de ce dîner intitulé Women in Cinema. Habibi ! *Il faut prendre ce qu'il y a à prendre et donner ce que l'on peut partout où c'est nécessaire, me confie une actrice française qui préfère garder l'anonymat ; avant de conclure : Et ici plus qu'ailleurs nous devons faire avancer le pied que nous avons mis dans la porte...* Face à moi, un immense geyser d'eau s'élève à plus de trois cents mètres au-dessus de la mer. Prendre ce qu'il y'a à prendre tant qu'il en est encore temps, comme cette eau au beau milieu du désert ; et la dilapider pour s'acheter une modernité si nécessaire. Mais je divague, les mocktails me montent à la tête. Nous sommes arrivés un peu tard et la soirée touche à sa fin. Ce n'est plus comme avant, me confie Fabrice, les flashes des smartphones ont aveuglée la nuit et censuré les noctambules. Ce soir, la fête est ailleurs. À l'entrée du Palace, sur le tapis rouge où Priyanka Chopra, Lucas Bravo, Guy Ritchie, Sara Sampaio et Luca Guadagnino attendent leurs chauffeurs respectifs, surgissent

d'un buisson deux chats noirs se livrant un combat à mort entre les richelieus et les talons hauts. Il faut attendre d'innombrables secondes pour que cette incursion de la nature la plus sauvage au cœur même de l'expression la plus cruelle de la culture : la vanité, ne se voit chassée à coups de pieds par des mines effrayées. Deux chats noirs pour le prix d'un. Une anomalie ; un bug ; un déjà vu ; une idée qui ignore ce qui la devance. Pendant ce temps, la fontaine d'un Roi tente de trouer le ciel.

Et de la poussière

Quatre jours durant, époustouflés derrière nos lunettes noires de tout ce béton et cet acier que les nappes pétrolifères parviennent à faire pousser au beau milieu du désert, nous arpentons les deux fois six voies qui relient les quartiers de cette ville parsemées d'immenses cratères de poussières. Je ne m'attendais pas à voir la silhouette de l'Oncle Sam à tous les coins d'autoroutes. Le droit de porter un tanga et d'aller à l'université en moins, Djeddah, La Fiancée de la mer, a décidément des airs de Cité des Anges. Du haut de notre airbus et de notre naïveté, Fabrice et moi avons espéré dormir à l'abri d'une tente de caravaniers, réchauffés par les délices d'un Madfoun cuit dans le sable et le poil rêche d'un tissu à l'odeur de chèvre, plutôt que de baigner dans l'air conditionné d'une voiture surdimensionnée. Ce mirage, pourtant, semblait bien valoir le second. Les pétrodollars, comme les caravaniers, finiraient tous deux par disparaître.

En quête de cette authenticité perdue, nous regagnons le cœur historique de la ville : le quartier d'Al Balad ; là où les vendeurs d'or côtoient les boutiquiers d'épices, de Thiou-

raye rouge et de résine d'encens Oliban. Sous l'ombre d'un arbre de Neem bicentenaire planté jadis par un pèlerin indien, Fabrice et moi faisons face à l'immense porte en Pierre qui marque le début du sentier menant à La Mecque ; car la ville portuaire de Djeddah, depuis des siècles, est traversée par des fidèles venus des sept mers et des quatre coins du globe pour tenter de toucher de leurs mains une pierre noire encastrée dans la Kaaba. Certains disent qu'elle est le fragment d'une météorite retrouvée dans le désert de Wabar grâce aux légendes des bédouins qui en parcourent les dunes. D'après elles, l'objet de fer, un cœur d'étoile, aurait réduit une opulente et décadente cité fondée par les Ād, des descendants de Noé. En regardant la grande porte qui s'ouvrira bientôt sur la troisième édition du Red Sea Film Festival, Fabrice et moi imaginons les scènes d'un péplum saoudien en trois parties réalisé par notre ami Spike Lee ; une sorte de fresque épique narrant l'histoire d'un ingénieur français du Nord-Pas-de-Calais découvrant sous le sable du désert saoudien une espèce d'or noir aux propriétés magiques, capable de rendre ses possesseurs fanatiques. Tombé amoureux de la belle Siam, une Reine syrienne enlevée par Ozymandias, le prince d'une redoutable tribu locale, il n'hésite pas à mettre sa vie en danger pour la libérer, alors qu'il s'apprête à se jouer sur cette mer de sable la plus grande lutte de pouvoir que l'humanité ait jamais connue.

Fabrice hésite encore avec la scène de fin : Le couple tout sourire avec ses trois enfants devant le garage d'un pavillon de banlieue parisienne ? ou bien un plan séquence sur un champ de bataille ensanglanté et les visages éteints de son casting de stars, lentement recouverts de poussières d'étoiles ?

ILLUSTRATION

QUATRIÈME DE COUVERTURE